

**LÉVÊQUE, GILLES. *À quoi sert la culture ?* Paris, L'Harmattan,
« Pour comprendre », 2019, 270 p. ISBN 978-2-343-16894-4**

Bertrand Bergeron

Volume 18, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072941ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072941ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2020). Compte rendu de [LÉVÊQUE, GILLES. *À quoi sert la culture ?* Paris, L'Harmattan, « Pour comprendre », 2019, 270 p. ISBN 978-2-343-16894-4]. *Rabaska*, 18, 364–368. <https://doi.org/10.7202/1072941ar>

« communauté » une solution qui lui permet d'atteindre son objectif énoncé au début du livre, soit celui d'aller au-delà du paysan dans la compréhension de la *gospodăria* et, plus largement, du village roumain à l'heure de l'Union européenne. Ce que j'attendais avec impatience de voir était la relation entre le *gospodar* et les fermiers étrangers, notamment Christophe, fermier belge qui revient le plus souvent dans les témoignages. Quelques détails ici et là font état de certaines tensions entre les *gospodari* et celui-ci. Je comprends que la clé de voûte du livre a été le *gospodar*. Néanmoins, une ethnographie tout aussi détaillée de l'*Autre*, dont l'arrivée bouleverse les normes locales, aurait enrichi l'analyse et aurait apporté quelque chose d'encore plus unique et original à l'ethnographie du monde rural roumain envisagée par cette étude.

L'épilogue est une synthèse de ce que la *gospodăria* et le *gospodar* sont selon les définitions des différents acteurs interrogés. Pour une dernière fois, l'auteure donne la parole aux habitants de Mijloceni et, en le faisant, elle révèle encore une fois le caractère complexe et dynamique de la *gospodăria*. On comprend aussi que, pour saisir ses sens et ses usages multiples, on doit aller au-delà des discours et plonger dans la fabrique de la pratique quotidienne, ce que Séverine Lagneaux fait avec beaucoup de finesse et d'empathie.

DANIELA MOISA
Université de Sudbury

LÉVÊQUE, GILLES. *À quoi sert la culture ?* Paris, L'Harmattan, « Pour comprendre », 2019, 270 p. ISBN 978-2-343-16894-4.

À la question posée par le titre de son essai, Gilles Lévêque répond d'emblée en empruntant la formule à Pierre Bourdieu : à produire de la distinction sociale. Afin d'étayer sa vision utilitariste, l'auteur procède en deux temps. Privilégiant une perspective diachronique, il collige d'abord les diverses figures empruntées par la culture au fil du temps pour ensuite exposer sa conception, fruit d'une longue délibération intellectuelle au terme de laquelle il conclut que la seule culture apte à satisfaire les aspirations du monde contemporain est la culture cultivée amputée de toute référence à une transcendance quelconque.

Gilles Lévêque, qui enseigne la philosophie de l'art et de la culture à l'Université du Littoral Côte d'Opale (Hauts-de-France), traque la culture cultivée jusqu'à son origine, soit l'Antiquité. Il revient à Cicéron d'avoir identifié cette culture qui allait féconder toutes les époques jusqu'à aujourd'hui. S'inspirant du vocabulaire agricole, il nomme *cultura animi* ce soin de l'âme dont l'objectif avoué est d'arracher l'homme à son animalité

pour forger un être libre gouverné non plus par ses pulsions et son plaisir, mais par la raison. Seule, la raison permet le bon gouvernement de soi-même qui prédispose au gouvernement des autres, de ceux qui ne sont pas bien nés et qui ne se hisseront jamais au sommet de la pyramide sociale. Cette haute culture, résultat d'un long et exigeant apprentissage, était réservée à l'élite, cette mince strate de la population destinée à régner sur autrui. Hors d'elle, il n'y a que barbarie, ignorance et asservissement à ses passions. Gilles Lévêque suit l'évolution de ce concept, bien outillé par la sociologie de la domination lourdement tributaire du marxisme.

Lors de la Révolution française, il appert que, sous l'impulsion de la philosophie des Lumières, les buts assignés à la culture classique acquièrent une portée universelle. L'humanité, croit-on, est en marche, guidée par un seul objectif, un point oméga vers lequel convergent tous les hommes dans une temporalité sagittale qui a supplanté la temporalité circulaire. Les peuples en décalage par rapport au modèle occidental souffrent moins de retard culturel que d'un écart temporel réductible grâce à l'accélération de l'histoire. Leur histoire est stationnaire mesurée à l'aune de l'histoire cumulative de l'Occident. La liberté devient ce lieu focal qui rassemblera tous les hommes en une seule humanité, contredisant ainsi l'« insociable sociabilité » (p. 60) de Kant (les hommes se recherchent les uns les autres pour mieux se distinguer les uns des autres). Elle prend figure d'impératif catégorique justifiant la coercition à l'endroit de ceux qu'on forcera à être libres. Telle est l'opinion de Jean-Jacques Rousseau (p. 52). Il en résulte que les hommes ne sont pas libres de ne pas être libres. Le raisonnement se retourne contre lui-même comme le serpent qui se mord la queue. Les dictatures des lendemains qui chantent sauront tirer parti de l'argument.

Herder allait brouiller cette vision optimiste en opposant à la conception universaliste de la culture le particularisme. Il n'y a pas une seule histoire ni une seule destinée. Chaque peuple possède les siennes. L'unité réalisée sous la houlette de la raison se segmente en diversité. Au même moment émerge l'approche anthropologique de la culture qui se transmet par imprégnation et inculcation. Edward B. Tylor en propose une définition considérée comme canonique : « *Culture* ou *civilisation* pris dans son sens ethnologique le plus étendu est ce tout complexe qui comprend les sciences, les croyances, les arts, la morale, les lois, les coutumes et les autres facultés ou habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société » (p. 79-80). À la définition étroite, restrictive et normative de la culture classique fondée sur la fréquentation des grands auteurs, au premier chef les philosophes, Tylor oppose une vision descriptive et énumérative. Avec l'entrée en scène de l'anthropologie, les cultures seront désormais « examinées en fonction

non pas de ce qui peut les rassembler, mais au contraire de ce qui les rend irréductibles les uns aux autres » (p. 80). C'est à Franz Boas que revient le mérite d'avoir été le premier à promouvoir le relativisme culturel.

Est-il besoin de rappeler au passage le rejet violent, voire viscéral, de la part des élites culturelles de tout ce qui échappe à leur sphère d'influence ? Nombre d'auteurs ont exprimé leur mépris et leur hargne envers « les petits, les obscurs, les sans-grades » (E. Rostand, *Chanteclerc*). Voltaire, entre autres, dont on a fait le parangon de la liberté d'expression, n'était pas tendre envers le peuple pourtant indispensable au maintien de ses privilèges : « Il est à propos que le peuple soit guidé, et non pas qu'il soit instruit ; il n'est pas digne de l'être » (À Damilaville, 19 mars 1766). On l'aura compris, le peuple, c'est la canaille. Le grand homme était soucieux de ses prérogatives de classe et sa morgue tranchante peut servir d'illustration à la définition marxiste de la culture : l'idéologie de la classe dominante. Plus près de nous, Durham manifestait les mêmes préjugés de classe avec plus de retenue quand il qualifiait les Français d'Amérique de « peuple sans histoire et sans littérature ». Il ne cachait pas ses intentions : l'assimilation des francophones afin qu'ils participassent à la grande culture anglo-saxonne, sortant ainsi de l'ignorance dans laquelle les maintenait leur domination.

L'anthropologie offre donc l'image d'une culture diverse, plurielle. Elle défend la noblesse et la raison d'être de chacune d'elles, et leur commune égalité. Cette rupture épistémologique a préparé la voie à l'émergence d'autres formes d'expressions culturelles dont la culture de masse favorisée par l'apparition des médias de masse. Menacés, les représentants de la culture d'élite, entre autres Pierre Bourdieu, montèrent aux barricades et décrétèrent qu'elle était une « inculture » (p. 156), verdict qui en révèle davantage sur ceux qui la jugent que sur cette pratique culturelle elle-même. De caractère protéiforme, la culture de masse, produite et mise en marché par l'industrie culturelle, fabrique du sens et des valeurs immédiatement consommables et assimilables par le plus grand nombre. On aurait pu croire que son arrivée dans l'agora des cultures menacerait la culture cultivée, celle qui privilégie la durée à l'instantanéité, l'effort au divertissement, ce dernier mot étant pris au sens pascalien du terme : ce qui détourne de penser.

Gilles Lévêque croit que non. Tous ceux qui la vouent aux gémonies oublient opportunément que le récepteur n'est pas un être passif, une pâte docile qui se laisse facilement modeler par les promoteurs de l'industrie culturelle. Par contre, elle se révèle redoutablement dangereuse envers la culture populaire en raison de son imprégnation massive de la société. Elle agit à la manière du *fast food* au point qu'il n'est pas exagéré d'affirmer qu'elle constitue une *fast culture* dont la date de péremption avoisine celle de sa diffusion. Afin de prolonger l'analogie, est-on en droit d'affirmer que

la haute culture serait une *slow culture* ? Contre Bourdieu et consorts, Edgar Morin et Michel de Certeau se portent à sa défense en faisant valoir qu'elle ne fait pas que satisfaire l'esprit de convoitise de ceux qui la consomment, elle répond à leurs attentes, souvent les anticipent, produisant aussi des valeurs et du sens auxquels les gens se reconnaissent tout en étant confortés dans leur identité.

Tout compte rendu est forcément lacunaire devant un essai aussi riche, ambitieux et dense qu'*À quoi sert la culture* ? L'approche de l'auteur, et il ne s'en cache pas, est avant tout philosophique même s'il étaye sa pensée avec l'apport de l'histoire, de la sociologie et de l'anthropologie. Curieusement, les Belles-Lettres sont absentes de son répertoire. Leur témoignage aurait pu être éclairant.

Gilles Lévêque ne cherche pas seulement à mettre de l'ordre dans cet univers dont le fourmillement passe facilement pour de l'incohérence, il prend position. Au passage, il rédige l'acte de décès de la culture classique, ancêtre de la culture cultivée : « La seule "grande" culture qui puisse avoir proprement sens pour nous aujourd'hui ne peut donc s'alimenter que des œuvres *contemporaines*. [...] les valeurs du passé ne nous disent plus rien » (p. 200). Est-ce à dire que les œuvres du passé n'auraient plus rien à partager avec notre présent ? Nos contemporains seraient à ce point myopes que rien des époques antérieures ne viendrait plus élargir leur horizon ? N'est-ce pas là condamner les individus à un présentéisme radical ? Il est bien difficile de partager le point de vue pessimiste de l'auteur. La capacité de comprendre, de recevoir, de communiquer, d'échanger sont aussi des impératifs de la culture cultivée. Réduire la culture à la consommation d'œuvres contemporaines la confinerait bientôt dans cette inculture dénoncée par les élites.

Si la culture classique est morte, si la haute culture n'est plus adaptée à notre monde, vers quelle forme d'expression culturelle se tourner désormais ? La candidate choisie par l'auteur attendait en coulisses : Gilles Lévêque plaide pour une culture universaliste née de la philosophie des Lumières, mais débarrassée de toute transcendance, de toute métaphysique. Une culture laïque dans laquelle l'homme est renvoyé à lui-même, sujet par lui-même de son existence, comptable devant lui seul de ses actes, celle qui s'acquiert par l'éducation et qui promeut la volonté, source de liberté émancipatrice, elle-même source d'estime de soi. Il ne peut y avoir de bon gouvernement de soi-même sans que la volonté soit au gouvernail. Elle seule autorise la liberté à s'exercer sans se dissiper en licence. L'homme libre dispose de sa vie, car il en devient le sujet.

Mais sommes-nous toujours dans la culture, se demanderont certains ? Au sens philosophique du terme, à n'en pas douter. Au sens anthropologique, on fera valoir à l'auteur la trop grande part laissée à la raison au détriment

d'autres instances psychologiques, nos passions par exemple. Bien souvent, ce sont ces dernières qui agissent comme moteur de nos actions que la raison doit guider. La raison est rarement source de création, elle est plutôt source de régulation. Elle s'exprime par la distanciation. Pascal nous avait prévenus : l'homme n'est ni ange ni bête. C'est quand il veut faire l'ange qu'il fait la bête.

Au demeurant, *À quoi sert la culture ?* est un essai stimulant, aux récompenses nombreuses à la mesure de ses hautes exigences. Ce livre est un pur produit de la haute culture. Pour en suivre le discours dans toutes ses nuances, il est préférable de se munir d'un copieux viatique philosophique. On ne se contente pas que de le lire, on entre en colloque avec lui. C'est le grand mérite de l'auteur de nous retenir en nous éduquant et en titillant notre entendement. Connaître est aussi un plaisir, Gilles Lévêque nous le prouve.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

MARTINEAU, MYRIAME *et al.* *Conte, ethnicité et genre : portrait et place des minorités et des Autochtones dans le monde du conte au Québec.* Montréal, UQÀM, novembre 2018, 87 p. ISBN absent.

L'homme est un intarissable bavard. Depuis la nuit des temps, tout lui est prétexte à narration. « Le monde est sous les mots comme un champ sous les mouches », écrivait Victor Hugo. Devant la profusion des études sur le langage et sur les discours en particulier, on a l'impression que ce n'est que tout récemment que l'homme a pris pleinement conscience de sa condition d'*homo loquens* à tel point que Christian Salmon pouvait affirmer que nous vivions désormais dans une véritable « narrarchie » (*Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2008, p. 124). La tradition orale constitue à cet égard l'état abouti de cette propension irrépressible à palabrer et le conte en assume l'une des figures emblématiques.

De l'UQÀM nous arrive un rapport de recherche partenariale intitulé : *Conte, ethnicité et genre*. Le sous-titre en définit les contours : *portrait et place des minorités ethniques et des Autochtones dans le monde du conte au Québec*. Il appelle cependant quelques commentaires. D'abord la place privilégiée conférée aux Autochtones; ne pas les avoir inclus au nombre des minorités se justifie en raison de leur importance dans l'histoire de l'Amérique française par rapport aux autres minorités visibles et audibles. Ces dernières y verront-elles plus tard matière à discrimination ? L'avenir le dira. Ensuite l'occultation coutumière de la situation réelle du Québec : province canadienne habitée, en regard du grand ensemble national, par une